tant ses moyens) donc se rendre à lui, et lui accorder, sur le fond et sur l'ensemble, la victoire qu'on a cru lui arracher (ou plutôt lui dérober) sur le détail et dans la forme. Le seul salut (ou la seule échappatoire) sera donc de refuser tout tête-à-tête, de ne point vouloir engager le combat. (Ne pas l'avoir osé faire est sans doute le tort d'André Gide, très sûrement celui d'Ivan Karamazov chez Dostoïevski). La seule parole qu'on puisse impunément lui adresser est le (bien connu) « *Vade retro, Satanas* » — ou la moins célèbre incantation qu'on se murmure à mi-voix « *Omne spiritus laudat Dominum* » (qui elle, ne tient aucun compte de l'Adversaire et cherche à vaincre l'Esprit du Mal seulement par son refus de la reconnaître).

Pas de colloque avec le Diable, donc (même pas dans un roman) et comme par personnes interposées. Lui opposer seulement le refus, les yeux détournés, la simplicité de cœur de l'être qui marmotte obstinément ses patenôtres dans la crainte, s'il lève tant soit peu le regard, de se laisser si peu que ce soit, séduire *(« Almost thou persuadeth me »* comme il est dit dans la *Version Authorisée de la Bible)* et réaffirmer de toutes ses forces l'absolue positivité de l'Être.

Cette attitude serait sans doute à peu près celle de Claudel qui, dans le *Soulier de Satin* — entre autres — se borne à proclamer le plus haut qu'il peut que « Dieu se plaît à écrire droit par des lignes torves », que « Le pire n'est pas toujours sûr » (c'est-à-dire que ne se damne pas qui veut et que, en cela comme en toutes choses, il ne suffit pas de vouloir pour réussir) ou même, plus explicitement, par la bouche de l'ange gardien de Prouhèze, que « *Qui pleinement voit le bien, celui-là seul pleinement comprend ce qu'est le mal. Eux ne savent ce qu'ils font* » ou, par celle du jésuite crucifié, frère de Rodrigue, que « *C'est le mal seul à dire vrai qui exige un effort, puisqu'il est contre la réalité.* » On pourrait donner comme devise d'ensemble à cette œuvre si profondément *catholique*, si préoccupée de ne rien exclure, de ne rien laisser hors d'elle qui n'ait été *relié* à Dieu par les chaînes d'or de la poésie, l'exorcisme que nous citions quelques lignes plus haut « *Omne spiritus laudet Dominum.* » Ainsi le Malin se trouve comme vaincu *d'avance*, quoiqu'il puisse tenter, quelqu'éclatant que puisse sembler un moment son triomphe, par la ferveur même de la foi, et la simplicité d'un cœur où le doute ne trouve pas la moindre faille par où s'insinuer.

C'est qu'on ne peut penser longuement au Diable, et moins encore l'imaginer, sans par là se trouver amené à lui donner involontairement son assentiment, suivant une dialectique que